

Les mille et une
nuits...
ou presque

par Gérard HUBERT-RICHO

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques-uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif

- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité
- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » **proposent des outils qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après quarante-sept ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, (surtout en maternelle) mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

LES MILLE ET UNE NUIT... OU PRESQUE

**PIECE EN 13 TABLEAUX ADAPTEE
DES CONTES DES MILLE ET UNE NUITS**

Par ordre des tableaux

- 1- Le sacrifice de Shahrâzâd**
- 2- Qamâr et Budûr**
- 3- L'âne et le boeuf**
- 4- Le pêcheur et le démon**
- 5- L'honneur du voleur**
- 6- Le fils d'Adam**
- 7- La Persane et la Kurde**
- 8- Les trois diamants**
- 9- Hasan et la montagne maudite**
- 10- Hisham**
- 11- Un mort en balade**
- 12- La belle esclave**
- 13- Ma'rûf le savetier**

*** Voir distribution détaillée en fin de texte**

PREMIER TABLEAU
LE SACRIFICE DE SHAHRÂZÂD

Conteur(euse)- (la voix de la fée) - la fée- le vizir- Shahrâzâd- Dunyâzâd- Shah Zâman- Servantes

CONTEUR (euse) : Au nom de Dieu, le Miséricordieux, Maître des mondes. La conduite des anciens doit servir de leçon à leurs descendants. Que l'on considère ce qui leur est advenu pour s'en instruire. Que l'on prenne connaissance de l'histoire des peuples anciens pour savoir distinguer le bien du mal. En cette mémoire, s'inscrivent les contes appelés des Mille et Une Nuits.

(Lumière sur le grand livre ouvert à la page du titre.)

Ce que l'on y raconte forme l'esprit, ce que l'on y comprend le fortifie. Écoutez-les !

(La page se tourne d'elle-même. Apparaissent les portraits des deux rois.)

FÉE : On raconte qu'il y avait au temps jadis un souverain sassanide qui régnait sur les îles de l'Inde et de la Chine. Il s'appelait le roi Shâhriyâr. Son jeune frère, le Shah Zamân avait reçu en héritage le royaume d'Iran. Tout alla pour le mieux pendant vingt ans. Mais un jour, il advint que le cadet souhaita revoir son frère. Après dix jours de préparatifs, sa caravane se mit en route

(Double page sur la caravane au soleil couchant).

Vers le milieu de la nuit, il s'aperçut d'un oubli important qui le fit retourner sur ses pas.

(Par le milieu du livre surgit la fée. Elle mime la suite de la scène.)

Il rentra dans son palais pour, hélas, trouver son épouse en fâcheuse posture avec un esclave noir. Il dégaina son sabre et les décapita tous les deux.

Il fut terriblement affecté par cette trahison. Aussi, décida-t-il, pour ne plus subir la perfidie féminine, d'épouser chaque soir une nouvelle jeune fille qu'il exécutait au matin.

Cela dura trois ans. Le tumulte s'empara du pays. Les familles cachaient leurs filles. Ce jour-là, le souverain venait d'ordonner à son vizir de lui fournir pour le soir une nouvelle épouse. Celui-ci fit de vaines recherches et rentra chez lui fort abattu. Le vizir avait deux filles ravissantes qui s'appelaient Shahrâzâd et Dunyâzâd. Le voyant paraître dans cet état, l'aînée lui dit :

SHAHRÂZÂD : Père, je te vois le teint altéré et la mine triste comme si tu portais le fardeau de tous les soucis et chagrins du monde.

FÉE : Alors, le vizir se décida à lui conter tout ce qui était arrivé.

(Mime)

SHHRÂZÂD : Par Dieu, mon père, laisse-moi épouser le roi : ou bien je triompherai et délivrerai les autres jeunes filles de ses griffes, ou bien je suivrai le sort de celles qui ont péri.

VIZIR : Shahrâzâd, je te supplie de ne pas exposer ta vie inutilement.

SHHRÂZÂD : Père, il en sera comme je l'ai décidé car j'ai ma petite idée. Dunyâzâd, j'ai besoin de ton aide. Me suivras-tu ?

DUNYÂZÂD : Tu es mon aînée, j'ai confiance en toi et si tu périssais, je te succéderai.

FÉE : Le vizir, la mort dans l'âme, accompagna ses filles qui se prosternèrent devant leur souverain, avant de danser pour le charmer.

(Danse tandis que des servantes apportent des mets raffinés)

Puis Dunyâzâd demanda avec le plus d'innocence possible :

DUNYÂZÂD : Par Dieu, ma sœur, peux-tu nous raconter une histoire pour égayer cette veillée?

SHHRÂZÂD : Bien volontiers et de tout cœur, si ce roi aux douces manières le veut bien.

SHAH ZAMÂN : Je le veux bien si ton conte n'est point trop long car d'autres délices nous attendent.

<p style="text-align: center;">TABLEAU 2 QAMAR ET BUDÛR</p>

Shahrâzâd- Shahrâmân- Qamâr- (conteur-euse)- al-Ghayûr- Budûr- Danash- Maymûna- le vizir- le conseil- les gardes- la cour- Qashqash- Sawâb- la gouvernante- les servantes- la reine- le roi- le bourreau.

SHHRÂZÂD : On raconte, Sire, O roi bienheureux qu'il y avait jadis un puissant roi perse nommé Shâhrâmân qui n'avait qu'un héritier, âgé alors de quinze ans, beau comme un soleil, auquel il dit un jour :

SHHRÂMÂN : Je crains que les vicissitudes du sort et les coups du destin ne me frappent. Mon fils, je désire te marier, afin de bénir moi-même cette union.

QAMAR : Je n'ai pas le mariage en vue, mon père, et n'ai encore aucun penchant pour les femmes. On a écrit des livres entiers pour raconter leurs fourberies et leurs perfidies. Je ne me marierai jamais, même si l'on me donnait la mort.

(NOIR)

CONTEUR : Et l'aube chassant la nuit, Shahrâzâd dut interrompre son récit.

(Le plateau est partagé en deux car les scènes se déroulent simultanément et de façon imbriquée. Lumières à la cour)

Lorsque ce fut la deuxième nuit, Shahrâzâd dit :

SHAH RÂZÂD : On raconte encore ; O sire bienheureux qu'il existait à cette époque un monarque tout puissant du nom d'al-Ghayûr qui régnait sur des îles lointaines aux confins de la Chine. Il éprouvait pour sa fille unique, belle comme le jour et nommée Budûr, une véritable passion. Il lui fit construire sept palais, tous plus richement ornés les uns que les autres. Elle était si belle que les rois de toutes les provinces envoyaient des délégations pour obtenir sa main.

AL-GHAYÛR : Voici une nouvelle demande en mariage, ma fille. Ce roi est encore plus riche et plus puissant que les précédents. Que dois-je lui répondre ?

BUDÛR : Je ne désire point me marier. Je suis femme de haute noblesse et deviendrai un jour reine. Comment pourrai-je supporter qu'un homme me gouverne ? Père, si tu me parles une autre fois de mariage, je me passerai une épée à travers le corps.

AL-GHAYÛR : Si c'est ainsi, je te ferai enfermer dans ta chambre, sans aucune lame de plus d'un pouce de long à portée de la main.

(Le djinn Dahnash apparaît et fige la scène)

DAH NASH *(au public)* : Et ainsi fut fait car les demandes affluaient. Budûr fut bouclée à double tour et surveillée nuit et jour. Moi, chaque nuit, je m'introduis dans sa tour pour l'admirer, contempler son visage et sa beauté sans égales. Nul ne peut la regarder sans devenir jaloux de sa propre ombre. Hein ? Qui suis-je ? ... Et comment m'introduisais-je chez la princesse ? Je m'appelle Dahnash. J'entre par la fenêtre car j'ai le pouvoir de voler *(il montre ses ailes)*. Je suis un petit démon !

(La lumière revient du côté jardin et s'éteint côté cour.)

MAYMÛNA *(qui s'est placée dans l'obscurité)* : Moi, je m'appelle Maymûna, fille du roi des démons. Ne trouvez-vous pas que mon prince est le plus beau du monde ? Quel gâchis qu'il refuse le mariage... Une année s'écoula. Le roi convoqua son fils Qamâr devant son conseil et lui dit :

(Le conseil se place au centre, du côté jardin)

AL-GHAYÛR : Mon fils, m'écouteras-tu cette fois-ci ?

QAMÂR *(se jetant aux pieds de son père)* : Dieu m'ordonne de t'obéir et de me soumettre à tes ordres.

AL-GHAYÛR : Sache que je voudrais te marier pour te léguer mon royaume avant ma mort.

QAMÂR : Me marier, mon père, je ne le ferai jamais, même si je devais en périr. Je te conjure de ne pas m'imposer cette épreuve. Je sais tous les malheurs et les tourments que les hommes ont connu pour s'être laissés séduire par les femmes.

MAYMÛNA : Le pauvre roi ne répondit rien car il aimait trop son fils. Il demanda conseil à son vizir.

VIZIR *(à l'avant-scène, côté jardin)* : Sire, crois-m'en, il faut patienter encore une année. Alors, tu rassembleras toute la cour, tu feras une grande fête et, en public, tu imposeras ta volonté à ton fils Qamâr.

(Le roi acquiesce du chef)

MAYMÛNA : Ainsi fut fait. Et le grand jour arriva.

(La fête bat son plein, chants et danses, puis le roi prend la parole :)

AL-GHAYÛR : Mon fils, je te fais cette fois comparaître devant mon conseil et la cour. C'est pour t'intimer l'ordre de te marier. Tu épouseras la fille d'un roi.

(Exclamations de l'assistance)

QAMÂR : Père, je ne me marierai jamais, même si je devais en mourir. Tu n'es vraiment qu'un vieillard de peu de raison.

AL-GHAYÛR : Fils de peu de bien à l'éducation de vaurien ! Est-ce ainsi que tu oses me répondre ?

(Tous se figent).

CONTEUR : Et l'aube chassant la nuit, Shahrâzâd dut interrompre son récit. Lorsque ce fut la troisième nuit, Shahrâzâd dit :

AL-GHAYÛR : Fils de peu de bien à l'éducation de vaurien. Est-ce ainsi que tu oses me répondre ?
(Le vizir se penche à l'oreille du sultan, lui-même écouté par la démonsse) Gardes ! Emparez-vous de lui et faites-le enfermer dans la vieille tour.

MAYMÛNA *(s'installe auprès du prince qui ne la voit pas)* : Le vizir avait conseillé à Shâhramâm de laisser son fils moisir dans cette prison une quinzaine de jours. Au bout de ce délai, Qamâr ne refuserait plus le mariage. Le prince ne cessait de se faire des reproches pour avoir manqué d'égards à son père. Il se disait *(en duo :)* "Ne sais-tu pas que l'homme est otage de sa langue et qu'elle le précipite dans tous les dangers ? Écart de langage est plus mortel que faux pas. Chute laisse plaie guérissable, mais parler conduit au trépas." *(Seule :)* Il prit alors le Coran et lut les sourates : la famille de Imrâm, le miséricordieux, le culte pur et la clarté du jour. Ensuite, il se coucha.

(Elle fait des gestes cabalistiques pour l'endormir et le recouvre d'un manteau de soie)

Par ma foi, je ne laisserai personne lui causer tort ; tant de mauvais esprits sont à l'affût des faiblesses humaines.

(Elle s'envole, atterrit au centre de l'avant-scène pour monter la garde. Se présente au même instant Dahnash)

MAYMÛNA : Que fais-tu donc ici ?

DAHNASH : Je t'en supplie par le Nom Suprême de Celui que j'adore

Et par le noble talisman gravé sur la bague de Salomon que j'honore

D'être bienveillante et de ne pas me faire de mal, toi que j'implore.

MAYMÛNA : J'accepte ton serment solennel. D'où viens-tu à cette heure ?

DAHNASH : Maîtresse, je voudrais te parler d'une chose extraordinaire que j'ai vue cette nuit.

MAYMÛNA : Surtout n'espère pas m'échapper par des mensonges. Je jure par l'Écriture gravée sur le chaton de la bague de Salomon, fils de David, que si tu me racontes des sornettes, je lacèrerai ta peau et te casserai les os.

DAHNAS : J'accepte tes conditions. Si je mens, fais de moi ce que tu voudras.

Je reviens à l'instant des îles intérieures de l'empire de Chine, royaume d'al-Ghayûr, maître des sept palais aux mille tours. Ce roi a une fille qu'il tente en vain de marier car celle-ci refuse depuis des mois tous les partis les plus avantageux. Si bien qu'il l'a faite enfermer à double tour pour qu'elle n'attende pas à ses jours.

J'ai vu cette princesse et j'affirme que Dieu n'a pas créé d'êtres plus beaux qu'elle. Ses cheveux ont la couleur de ces nuits sombres où l'on prend la route et que l'on se quitte.

Son visage à l'éclat des jours où l'on se retrouve et s'unit. Elle a déployé trois tresses de ses cheveux, la lune reflète son visage, ainsi deux astres l'un l'autre se mirent. Son nez est aussi fin que le tranchant d'un sabre poli. Ses joues sont des anémones, ses lèvres de corail soulignent la coraline de ses dents. Son langage est animé par la raison. Gloire à celui qui l'a engendrée et la modela. Sa taille fine semble être une ombre qui danse au-dessus de ses hanches, et ses hanches arrondies sont des dunes de sable. Quant au reste des splendeurs, je n'en dirai rien.

MAYMÛNA (*d'évidence jalouse*) : Mais qu'est-ce donc que cette fille dont tu me rebats les oreilles ? Elle n'est rien d'autre qu'une pisseuse ! Pouah ! Et moi qui m'attendais à ce que tu me racontes des merveilles. Maudit sois-tu ! Par Dieu, si tu avais vu la mâle créature humaine que j'ai découvert cette nuit, si tu l'avais admirée, même en songe, ta bave en aurait coulé.

DAHNAS : Quel est ce jeune homme ?

MAYMÛNA : Hé bien, imagine-toi qu'il lui est arrivé exactement ce qui est arrivé à la jeune fille dont tu viens de me parler. Son père l'a fait emprisonner.

DAHNAS : Maîtresse, montre-moi ce jeune homme et je te dirai s'il est plus beau que mon aimée la princesse Budûr.

MAYMÛNA : Viens, tu constateras qu'il n'existe pas d'égal à mon aimé dans le monde.

CONTEUR : Et l'aube chassant la nuit, Shahrâzâd dut interrompre son récit. Lorsque ce fut la quatrième nuit, elle poursuivit :

MAYMÛNA (*tous deux penchés au-dessus du lit. La démonsse soulève le manteau de soie*) Regarde, maudit démon.

DAHNAS : Par Dieu, ma maîtresse, tu as toutes les excuses, mais le charme d'une femme est tout de même autre chose que celui d'un homme. Sinon, je jure que ton amoureux est la réplique exacte de mon aimée par la beauté et par la grâce, l'élégance et la perfection. On dirait qu'ils sont coulés dans le même moule.

MAYMÛNA (*assénant un terrible coup sur la tête du démon*) : Je jure par la lumière de Dieu, espèce de damné que tu vas aller chercher sur-le-champ la jeune fille pour l'amener ici sans tarder. Nous allons les mettre côte à côte et les comparer pendant qu'ils dorment. On verra alors quel est le plus beau. Si tu n'obéis pas illico, je te brûlerai de mon feu, t'enserrerai de ses étincelles, te taillerai en lambeaux.

DAHNAS : Maîtresse, tout cela est en ton pouvoir, mais je sais que mon aimée est la plus plaisante.

(Il s'envole pour échapper au châtement)

MAYMÛNA : Je ne te laisserai pas seul, perfide !

(Elle le rejoint. Ils volent de conserve, ramènent la jeune fille auprès du prince. Chacun se penche sur son aimé)

DANASH : Budûr est plus belle que Qamâr.

MAYMÛNA : Le mien est le plus beau.

DANASH : Tu n'es pas impartial, maîtresse des démons.

MAYMÛNA : L'es-tu, toi-même ?

DANASH : Cessons de nous disputer, car chacun de nous ne saura choisir que son favori. Soumettons l'affaire à un arbitre qui tranchera en toute justice.

MAYMÛNA : Entendu !

(Elle frappe dans ses mains. Surgit un démon bossu)

QASHQUASH : Que veux-tu, maîtresse, fille de notre roi ?

MAYMÛNA : Je voudrais Qashqash que tu nous départages. Dis-nous quel est le plus beau des deux.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

**TABLEAU 3
L'ÂNE ET LE BOEUF**

Shahrâzâd- L'âne, le bœuf, le laboureur.

SHAHRÂZÂD : Un bœuf de labour se trouvait mécontent de son sort. Il s'en plaignit ainsi à son ami l'âne :

BŒUF : Tu as bien de la chance, l'âne. Je m'épuise alors que tu t'épanouis et engraisse à manger de l'orge et du trèfle. Moi, je passe ma vie à labourer et à faire tourner la meule à grain.

ÂNE : Tu es au grand air, tandis que je vois rarement le soleil, notre maître n'ayant pas le temps d'aller à la ville, il ne me monte plus guère. J'ai une idée. La prochaine fois qu'il voudra te passer le joug pour te conduire aux champs, fléchis le jarret, et ne te relève pas, même s'il te frappe. Il te ramènera à l'étable et te donnera à manger des fèves. Surtout n'y touche pas ! Refuse de boire et de manger.

(Ce qui se produisit mot pour mot —mime)

LABOUREUR : Bah ! Il me reste à atteler l'âne pour labourer.

(Celui-ci dresse l'oreille et fait grise mine tandis que le laboureur le harnache. L'âne s'éreinte toute la journée à un travail trop dur pour lui tandis que le bœuf se prélassse. Le soir, le baudet rentre fourbu)

BŒUF : Merci à mon frère de m'avoir permis de me reposer.

(L'âne hoche la tête sans répondre et s'écroule. Le lendemain, même scénario)

ÂNE *(au public entre deux transports)* : J'étais bien ici à me prélasser. Quelle mouche m'a donc piqué de me mêler de ce qui ne me regarde pas ? Hi-han *(hurle-t-il sous les coups de fouet. Le soir, il rentre encore plus fourbu à l'étable)*

ÂNE *(tirant une longue langue)* : Je... dois... t'avertir. J'ai entendu notre maître dire à son fils: "si demain le bœuf ne se relève pas, conduis-le au boucher. Qu'il l'égorge et tanne sa peau pour en faire des tabliers de cuir." J'ai bien peur pour toi, mon ami.

BOEUF *(inquiet)* : Je te remercie de m'avertir... Demain, je me rendrai au labour.

(Le lendemain, le bœuf se tient tout piaffant derrière la porte de l'étable, tandis que l'âne tente en vain de se lever. Le bœuf est attelé et abat son travail avec joie et zèle sur le pas d'un patineur.)

ÂNE : 1ère conclusion : on n'est jamais content de son sort, sauf à constater que ça pourrait être bien pire. 2ème conclusion : il faut tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de vouloir rendre service à son prochain. Hi-han !

<p>TABLEAU 4</p> <p>LE PÊCHEUR ET LE DÉMON</p>

Shahrâzâd- Le pêcheur - le démon- les danseuses

SHAHRÂZÂD : On raconte encore, Sire, O roi bienheureux, qu'il y avait un pêcheur qui avait l'habitude de jeter son filet quatre fois dans la journée, pas une de plus.

(Le pêcheur se rend sur le rivage, pose son panier, retrousse son vêtement, s'avance dans la mer et lance son filet, puis, le remontant, le trouve fort lourd, mais il est vide)

PECHEUR : Toi qui t'enfonces dans la mer et t'exposes à ses dangers, cesse de te lamenter, la fortune ne se force pas. *(Il lance une deuxième fois son filet : même résultat)*

PECHEUR : O brûlure des temps, de moi prends pitié.

(Troisième tentative soldée par un nouvel échec)

PECHEUR : La vertu crie misère. La vie à son aube est limpide, au soir, son fiel est douleur... Mon Dieu, tu sais que je ne lance mon filet que quatre fois et j'en arrive à la dernière. J'ai une femme et deux enfants à nourrir. Rends-moi la mer favorable comme tu l'as rendue à Moïse.

(Il lance son filet, le remonte et y trouve un flacon de cuivre scellé de plomb qui lui paraît bien plein.)

PECHEUR : Je vais vendre ce flacon au marché du cuivre, il doit bien valoir dix dinars, et je pourrai acheter du blé. Il faut que je l'ouvre pour voir ce qu'il contient

(Il le décachette avec son couteau. Il en sort une fumée qui se concentre pour se transformer en un démon monstrueux.)

PECHEUR *(saisi de terreur)* : O Grand Dieu tout puissant !

DÉMON : Il n'y a de Dieu que Dieu et Salomon est son prophète. Réjouis-toi, O pêcheur, je vais te donner sur l'heure la plus horrible des morts.

PECHEUR : Que voilà une belle nouvelle, O démon. Pourquoi me tuer ? Je t'ai tiré du fond de la mer, t'ai délivré de ce flacon et tu veux me tuer ?

DÉMON : Dis seulement quel genre de mort tu préfères.

PECHEUR : Quel drôle de remerciement !

DÉMON : Hâte-toi, je m'impatiente : le sabre, la hache, le pal, la peur, la pique, la lance, le poison, le bûcher, le couteau, les fourmis, les mygales, la noyade, la pendaison, l'insolation, la lapidation, la strangulation, l'étouffement, l'éventrement, l'étrippement, le dépècement, le crucifiement, l'écartèlement, l'écrabouillement, l'enterrement tout vif ! Choisis, fissa !

PECHEUR : Tu vas trop vite, je n'ai pas le temps de choisir. Avant tout, peux-tu me dire comment tu es entré dans ce flacon ?

DÉMON : Tu cherches à retarder l'échéance. Soit. Sache que je suis un démon hérétique. J'ai refusé d'obéir à Salomon et d'embrasser sa foi. Alors, il m'a emprisonné dans ce vase, l'a fait sceller et jeté dans la mer par les djinns.

Cent années ont passé. "Si quelqu'un me délivre, me disai-je, je ferai sa fortune". Mais un siècle s'écoula. Alors, je pensai : "Si quelqu'un me délivre, je lui découvrirai les trésors de la terre". Mais personne ne me libéra.

Cent ans plus tard, je me promettais d'exaucer trois vœux de quiconque ouvrirait ma prison. Personne ne vint. Alors, je me mis dans une grande colère : "Si quelqu'un me délivre maintenant, je le tuerai en lui faisant choisir sa mort."

Et voilà que tu es arrivé au bon moment.

PECHEUR : C'est une façon de voir les choses. Épargne-moi, car c'est moi qui t'ai délivré.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

**TABLEAU 5
L'HONNEUR DU VOLEUR**

Shahrâzâd- Khâlid- la foule- le voleur- la jeune fille

SHAHRÂZÂD : Khâlid Abd Allâh al Qushayrî, gouverneur de Bassora, vit venir à lui une troupe de gens qui tenaient fermement un garçon visiblement de bonne mine et fort intelligent, calme et digne.

KHÂLID : Qu'a-t-il fait pour que vous vous empariez ainsi de lui ?

TOUS : C'est un voleur !

KHÂLID : Bien fait et bien mis comme tu es, qu'est-ce qui t'a donc poussé à agir de la sorte ?

VOLEUR : La faute en est au désir des biens de ce monde. Dieu en a décidé ainsi. Qu'il soit loué et exalté.

KHÂLID : La peste soit de toi ! De si bonnes manières n'abritaient donc rien qui pût te détourner de voler ?

VOLEUR : Ne te mets pas en peine pour moi, Prince et fais ce que le Très Haut ordonne dans ce cas (*il tend son poing*) : coupe-moi la main.

TOUS : Coupez-lui la main !

KHÂLID : Voleur ?... Peut-être, mais il y a autre chose, non ?... Dis-moi.

VOLEUR : Je me suis introduit dans la maison de ces gens-là. J'y ai volé, ils m'ont surpris, m'ont amené jusqu'à toi.

KHÂLID : Je sais qu'il y a là derrière une histoire qui n'a rien à voir avec le vol. Dites-moi, que vous a-t-il volé ?

TOUS : Un tapis, des coussins
Un plateau en cuivre fin
Une théière, un couffin.

KHÂLID : N'est-ce pas trop peu pour encourir le châtement prévu ?

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

**TABLEAU 6
LE FILS D'ADAM**

Shahrâzâd- Paon- paonne- oie- lionceau- âne- cheval- chameau- vieillard

SHahrâZâD : Il y avait jadis un paon et une paonne qui vivaient dans une île. Un jour d'entre les jours, ils virent arriver une oie qui montrait les signes d'une vive frayeur.

PAON : Il lui est sûrement advenu quelque chose d'étrange.

PAONNE : Tu as raison, (*elle crie, car tel est son cri* :) Léon !

PAON (*cria aussi*) : Léon ! Qu'as-tu l'oie à tourner en rond ?

OIE : Je m'appelle Léa, pas Léon. Je suis affligée au point d'en être malade, car j'ai peur des hommes. Prenez garde au fils d'Adam.

PAON (*paonnant*) : Près de moi, l'oie, tu n'as rien à craindre, ma foi.

OIE : Dieu soit loué.

PAONNE : Comment le fils d'Adam pourrait-il venir sur cette île au milieu de la mer ?

OIE : Une nuit parmi les nuits, j'ai vu en rêve un homme tandis qu'une voix me disait : "Méfie-toi du fils d'Adam ! Il est fourbe et rusé." Ce songe d'une nuit d'été me hante. Je serais restée cachée si la faim ne m'avait tenaillée. C'est là que j'ai rencontré un lionceau. Séduit par mon plumage et ma gracieuse tournure, il fut bien aise de m'aborder.

(Elle rejoue la scène en s'écartant des autres)

LIONCEAU (*apparaissant*) : Roooar ! Qui es-tu et à quelle race appartiens-tu ?

OIE (*tortillant du croupion*) : Je suis un oiseau, une oie, et toi ?

LIONCEAU : Le fils du roi lion.

PAON & PAONNE : Et nous des paons. Léon !

LIONCEAU : Non. C'est du fils d'Adam que mon père m'a recommandé de me défier. Or, cette nuit, quel effroi, j'ai vu en rêve l'image de celui-là.

OIE : C'est alors que, dans un nuage de poussière, nous vîmes un âne débâté qui galopait, qui sautait, se roulait par terre.

ÂNE (*jouant tel que décrit*) : Hi-han ! Hi-han ! (*Même jeu plusieurs fois*)

LIONCEAU : Qui es-tu fol animal ? Et que fais-tu dans les parages ?

ÂNE : Je suis un âne, O fils de roi, et je fuis le fils d'Adam.

OIE : Tu n'as pas peur qu'il prenne ta vie, toi, pas comme moi, l'oie.

ÂNE : Non, mais je crains qu'il invente une ruse pour me mettre une selle sur le dos, avec une courroie serrée sous le ventre (*mime*), et un mors (*idem*) en travers de la mâchoire. Dès lors, il me montera, m'imposera des charges énormes et des courses infinies. Malheur de malheur ! Hi-han !

LIONCEAU : L'as-tu vu, cet homme qui, dit-on, se tient droit comme un piquet ?

ÂNE : Au lever du soleil, je l'ai aperçu au loin, alors j'ai pris mes jambes à mon cou.

OIE (*perchée, elle s'adresse aux paons*) : Un nouveau nuage de poussière apparut alors à l'horizon.

(Hennissant, un cheval déboule à son tour. Il pile des quatre sabots devant les autres) :

LIONCEAU : De quelle espèce es-tu, noble animal ? Et qui te fais fuir ventre à terre ?

CHEVAL : Seigneur des animaux, je suis un cheval, et je fuis le fils d'Adam.

TOUS : Pas toi ? !

PAON & PAONNE : Toi qui poudroies.

TOUS : toi, un palefroi

OIE : Si puissant, de surcroît

ÂNE : Si rapide, ma foi.

LIONCEAU : J'en reste tout pantois.

PAON : Moi, je suis décidé à l'affronter, à fondre sur lui, à le dévorer, à le dépecer, à...

PAONNE : Vantard.

LIONCEAU : Cheval, tu pourrais le tuer d'une seule ruade et le piétiner à mort.

CHEVAL : Comment pourrais-je le vaincre, O fils de roi. Il est tellement rusé et retors qu'il fabrique des entraves pour lier mes quatre membres et m'attache la tête à un pieu grâce à un licol. Il me serre une selle autour du ventre, fixe de chaque côté des étriers de fer, me fourre dans la bouche un frein de métal, tendu par deux rênes de cuir. De ses éperons, il me pique les flancs au sang.

ÂNE : Qu'est-ce que je vous disais ! J'en perds mon sang-froid.

CHEVAL (*encore plus mélo*) : Vieux et épuisé, il me vendra à un meunier qui m'attellera à la meule que je ferai tourner nuit et jour (*mime avec grincements*) jusqu'à la décrépitude totale. Alors, je serai vendu au boucher qui m'égorgera, m'arrachera les crins, un à un, et me découpera en pièces de viande saignante.

TOUS : Quelle horreur !

LIONCEAU : Quand as-tu vu ce monstre sanguinaire pour la dernière fois ?

CHEVAL : A midi, il était à mes trousses.

OIE : J'ai de nouveau la frousse !

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

**TABLEAU 7
LA PERSANE ET LA KURDE**

Shahrâzâd- calife- Ja'far- (le conteur(euse)) - Ali- La foule- le juge- la Kurde- la Persane

SHAHRÂZÂD : Une nuit, le calife Hârûn al-Rashîd fut pris d'une agitation extrême. Il appela son vizir et lui dit :

CALIFE : Ja'far, mon cœur est angoissé. J'attends de toi quelque chose qui me réjouisse l'esprit et apaise l'âme.

JA'FAR : Commandeur des croyants, j'ai un ami, Alî le Persan qui connaît des histoires, des contes plaisants qui ôtent tout chagrin du corps.

CALIFE : Je veux le voir ici.

JA'FAR : A tes ordres.

(Ils se figent)

CONTEUR : Et l'aube chassant la nuit, Shahrâzâd dut interrompre son récit. Lorsque ce fut la cent-vingt-troisième nuit, elle dit :

SHAHRÂZÂD : On raconte encore, Sire, O roi bienheureux que le Persan répondit au désir du calife.

(Ja'far frappe dans ses mains, apparaît Ali. Il salue le calife)

ALI : Sache, Commandeur des croyants qu'il y a quelques années, je croisais à Bagdad une caravane en queue de laquelle une voyageuse portait une fort belle besace, lorsqu'une pendarde de Kurde se précipita sur elle avec les plus mauvaises intentions du monde. Celle-ci se saisit du sac en prétendant qu'il était à elle, que tout ce qu'elle contenait était sa propriété. Moi, j'appelais à l'aide : Musulmans, vous tous qui êtes ici, débarrassez-nous de la pendarde la plus éhontée que l'on n'ait jamais vu. Nous traînons les protagonistes devant le juge.

(La foule amène les deux femmes devant le juge avec la besace du litige)

JUGE : Quel motif vous amène toutes deux ? Quelle est votre affaire ?

KURDE : Dieu assiste notre maître le juge. Cette besace est à moi, tout ce qu'elle contient est ma propriété. Je l'ai égarée et la retrouve entre les mains de cette femme.

JUGE : Quand l'as-tu perdue ?

KURDE : Hier et cette perte m'a laissée sans sommeil.

JUGE : Si tu la connais, tu peux me décrire ce qu'il y a dedans ?

KURDE *(après un tour d'horizon)* : Dans cette besace, tu trouveras ceci: deux baguettes d'argent pour appliquer du fard, du fard pour les yeux, un mouchoir pour les mains, deux fioles dorées, deux chandeliers; et encore: deux petites bourses, deux couvercles, deux cuillers, un oreiller, deux tapis, deux aiguères, un plat de porcelaine, deux écuelles, une marmite, deux cruches, une louche, une aiguille, deux sacs à provision, une chatte, deux chiennes, un grand plat, deux sacoches, une outre, deux pelisses, une vache, deux veaux, une chèvre, deux moutons, une brebis, deux agneaux, deux tentes vertes, un chameau, deux chamelles, une bufflonne, deux taureaux, une lionne, deux loups, une ourse, deux renards, deux coussins, deux lits, un palais, deux salles, un pavillon, deux fauteuils, une cuisine avec deux portes **et une assemblée de Kurdes qui témoigne que la besace est à moi.**

JUGE *(aussi ahuri que toute l'assistance)* : Qu'est-ce que tu nous débites là ?

PERSANE *(s'avance à son tour)* : Dieu donne gloire à notre maître le juge ! Ce qu'il y a dans cette besace, c'est une maisonnette en ruines et une autre sans porte, plus : une niche à chien, un livre pour enfants, des jeunes qui jouent aux osselets, des tentes avec leurs cordes, la ville de Bassora, celle de Bagdad, le château de Shaddâd, un soufflet de forgeron, un filet de pêcheur, des bâtons, des pieux, **des filles, des garçons qui témoignent que la besace est à moi.**

KURDE (*reprend la scène*) : Notre maître le juge, cette besace est connue de moi et je peux dire ce qu'il y a dedans : des forteresses, des citadelles, des grues, des fauves, des hommes qui jouent aux échecs et aux fléchettes ; et encore : un trou de mulot, deux poulains, un cheval étalon, deux chevaux de race, deux lances longues; et encore: une hyène, deux lièvres, une ville, deux villages, un couard, deux vauriens, un aveugle, deux hommes qui voient bien, un boiteux, deux paralytiques, un prêtre, deux diacres, un patriarche, deux moines, un juge et deux témoins, **qui tous confirmeront que la besace est à moi.**

PERSANE : Il y a dans ma besace, une cote de maille, des épées, des étuis d'armes, mille béliers bien encornés, un enclos à moutons, mille chiens aboyeurs, des jardins, des vignes, des pommes, des statues, des figures, des bouteilles, des verres, de jolies brebis, des salons, des fêtes, de l'agitation, des cris, de vastes espaces, des amis fortunés, de bons compagnons avec sabres, lances, arcs et flèches, des fidèles, des proches, des familiers, des camarades, des prisons pour le châtiment et des convives avec qui boire, des tambours, des flûtes, (...)

[Les longues répliques peuvent être tronquées à volonté]

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

**TABLEAU 8
LES TROIS DIAMANTS**

**Shahrâzâd- Umar an-Nu'Mân- Sharr Kân- 2 émissaires- des serviteurs- la garde de Sharr Kân-
les jeunes filles- Abrîza- la femme- Les soldats et leur chef**

SHAHRÂZÂD : Il y avait à Bagdad un roi du nom de 'Umar an-Nu Mân, (*Il s'assoit sur son trône*) pliant sous son joug les contrées les plus reculées de l'Orient et de l'Occident : l'Inde, la Chine, le

Yémen, l'Éthiopie, le Soudan et les territoires de Byzance. Il avait un fils du nom de Sharr-Kân (*entre à son tour, se place à la droite de son père*) qui était le général en chef de ses armées. Un jour, il reçut la visite des émissaires du Basileus, maître de Constantinople, l'un de ses fidèles vassaux.

EMISSAIRES 1 & 2 : Majesté, monarque au bras redoutable, notre seigneur le Basileus te salue et t'honore. Il nous envoie te dire qu'il mène une guerre impitoyable au roi de Byzance qui s'est rebellé contre ton autorité et qui nous a attaqués par trahison. **(1E)** Nos vaillants marins ont pu intercepter l'un de ses navires pirates **(2E)** qui transportait trois diamants merveilleux d'une valeur inestimable. **(1 & 2)** Nous sommes venus te les remettre en hommage.

(Des serviteurs apportent le coffret les contenant)

UMAR : Ils sont en effet magnifiques et vous en remercieriez le Grand Basileus. Qu'en est-il de la guerre?

EMISSAIRE 1 : A ce sujet, nous sommes porteurs d'un message de notre maître.

(Un serviteur remet un rouleau au roi. Celui-ci le déroule, le lit, relève la tête)

UMAR : Si je comprends bien, votre maître aurait besoin de quelques troupes fraîches.

EMISSAIRE 2 : Pour venir à bout au plus tôt de la rébellion.

UMAR : Comment refuser de l'aide à un si fidèle serviteur. Dès demain, mon fils Sharr Kân partira avec dix mille hommes pour châtier ce traître.

CONTEUR : Et l'aube chassant la nuit, Shahrâzâd dut interrompre son récit. Lorsque ce fut la trois-cent-cinquante-cinquième nuit, elle dit :

SHAHRÂZÂD : Dès demain, mon fils Sharr Kân partira avec dix mille hommes pour châtier ce traître. En moins d'une semaine, ils arrivèrent à proximité des territoires du roi de Césarée. Ils plantèrent le camp. *(Ce qu'ils font.)* Vers le milieu de la nuit, un cheval se mit à piaffer. Réveillé en sursaut, le prince qui reposait à l'écart, se dressa sous un clair de lune éblouissant.

SHARR KÂN : Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu *(Des propos entrecoupés de rires cristallins lui parvinrent. Une voix de femme apostrophait d'autres femmes en langue arabe. Il se dresse, tourne sur lui-même)*. Par le Christ, ce que vous faites là n'est pas convenable : montrez-vous !

LES JEUNES FEMMES : La prairie resplendit

De blanches et délicates beautés

Dont les vertus incomparables

Ajoutent au charme des lieux.

Vierges attirantes, mutines et coquettes,

Nos cheveux dénoués traînent

Tels des pampres de grappes lourdes.

Nos œillades enjôleuses,

Décochées comme des flèches

Obliques et assassines, viennent à bout des plus braves.

(Apparaît Abrizâ, leur chef)

Hautaine elle nous toise d'un regard magnifique,
Sa taille est plus fine qu'une lance de Samhar.
Les joues teintées de rose, elle paraît
Parée de mille grâces,
Comme la nuit mêlée à l'aube annonce la volupté.

(Sharr Kân reste en admiration.)

ABRÎZA : Allons, mes filles, venez lutter tant que la lune brille et avant que le jour nous surprenne.

(Une à une, elles se présentent pour aussitôt mordre la poussière, et se trouver attachées par leur propre cordelière, sous les yeux d'une femme plus âgée)

DAME DHAT : Tu m'as l'air bien fière et impudente, d'être venue à bout de cette jeunesse ! Telle que tu me vois, j'en ai terrassé plus de quarante d'affilée. Si tu te sens de taille, approche donc que je te plie en deux et te mette la tête au niveau des pieds.

ABRÎZA : Par le seigneur Christ, dame Dhât ad-Dawâhi, est-ce une simple plaisanterie ou songes-tu réellement à te mesurer à moi ?

DAME DHAT : Rien de plus sérieux.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

TABLEAU 9
HASAN ET LA MONTAGNE MAUDITE

Shahrâzâd- Hasan- le Persan- les filles-oiseaux- le jeune homme

SHAHRÂZÂD (*entrant à reculons comme si elle s'adressait au sultan en coulisse*) : On raconte, Sire, O roi bienheureux, qu'à Bassora vivait un jeune apprenti orfèvre qui s'appelait Hasan. Il était orphelin. Un jour, un Persan vint à passer devant son échoppe.

(Elle reste en fond de scène)

PERSAN (*regardant le travail du garçon*) : Par Dieu, tu es un orfèvre habile, mais je doute que même en travaillant du lever au coucher du soleil, tu fasses un jour fortune.

HASAN : C'est la vérité, mais Dieu en a décidé ainsi et je ne suis pas malheureux.

PERSAN : Le destin peut parfois nous sourire...

HASAN : Que veux-tu dire, étranger ?

PERSAN : Dieu m'a enseigné un art que personne au monde ne connaît.

HASAN (*amusé*) : Quelle chance tu as.

PERSAN : Hélas, je n'ai pas d'héritier et tu n'as plus de père. Je t'ai observé. Tu sembles franc et honnête. J'aimerais te transmettre mon savoir.

HASAN : Voilà une nouvelle étonnante. Quel est cet art mystérieux ?

PERSAN (*après avoir regardé autour de lui*) : Je transforme le cuivre en or.

HASAN : Cela est-il possible !

PERSAN : Je te le prouve sur-le-champ.

(Dans un creuset, il place des morceaux de métal empruntés à Hasan qu'il mélange avec une poudre tirée d'un sachet caché dans son turban. En un rien de temps, il en sort un lingot)

HASAN (*soupesant le lingot*) : C'est bien de l'or. Que me demandes-tu en échange de ce grand secret ?

PERSAN : Rien. Je veux que ce secret ne disparaisse pas avec moi. Le destin m'a guidé vers toi. Acceptes-tu ma proposition ?

HASAN : Il faudrait être fou pour refuser la richesse. Mais cette poudre magique, d'où la tiens-tu ?

PERSAN : Je t'apprendrai à la fabriquer... Mais je suis à court d'une certaine plante indispensable qui ne se trouve qu'au sommet d'une montagne. Si tu y consens, rendons-nous sur les lieux au plus tôt, ainsi tout sera réglé.

HASAN : Si ce n'est que cela, je suis agile, j'escaladerai cette montagne pour toi.

SHAHRÂZÂD : Ils marchèrent pendant trois jours avant d'atteindre le pied d'un pic escarpé.

PERSAN : Voilà. Sois prudent, la montée est dangereuse. De là-haut, tu me lanceras la plante afin d'avoir les mains libres.

SHAHRÂZÂD : Hasan escalade prudemment, trouve la plante, la jette au Persan.

(Le Persan le salue et se détourne)

HASAN : Hé l'ami, attends-moi ! N'oublie pas ta promesse !

PERSAN : Quelle promesse ? Je n'ai pas l'éternité devant moi pour fabriquer de l'or car il n'y a aucun moyen de redescendre de ce piton, sinon en volant. Adieu, benêt !

HASAN : Infâme menteur, reviens m'aider !

PERSAN : Je repasse le mois prochain, avec le naïf qui te succédera !

(Il s'en va)

SHAHRÂZÂD (*s'avance*) : Le pauvre Hasan tenta plusieurs fois de redescendre au risque de se rompre les os. Ce qui avait été possible à la montée au prix de gros risques, s'avérait impossible dans l'autre sens. Les jours passèrent. Il appela, se lamenta, désespéra. N'ayant aucune nourriture, il dépérissait. Les nuits étaient glacées. Il se prépara à attendre la mort.

HASAN (*à genoux*) : Ma patience est à bout et mon trouble s'accroît.

Je supporte, seigneur, ta sentence, ton décret.

Et me montre serein pour obtenir ta grâce

Et que ta bonté pardonne ma cupidité.

FILLES-OISEAUX (*entrant en volant*) :

Hasan, (*compter jusqu'à cinq*) Hasan, Hasan...

Suspends un instant ton destin

Ta prière a touché notre cœur,

Nous, les filles des Djinns

Volons à tire d'aile

Au secours d'un cœur pur.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

TABLEAU 10
HISHÂM

Shahrâzâd- Hishâm- bédouin- soldats- chambellan- bourreau

SHAHRÂZÂD : Le calife Hishâm étant un jour allé chasser, aperçut une gazelle qu'il se mit aussitôt à poursuivre avec ses chiens. Pendant qu'il courait ainsi après l'animal, il vit un jeune Bédouin qui faisait paître ses moutons. Il lui cria :

HISHÂM (*hautain*) : La gazelle m'a échappé, je te la laisse !

BEDOUIIN : Dis donc, toi, qu'as-tu à me regarder de toute ta hauteur, à me parler comme à un moins que rien ? Tu lâches des mots comme un despote, tu te comportes comme un muletier.

HISHÂM : La peste soit de toi ! Sais-tu seulement qui je suis ?

BEDOUIIN : Je sais seulement que tu es mal élevé, puisque tu m'as adressé la parole sans me saluer.

HISHÂM : Peste ! Je suis Hishâm, fils d'Abd al-Malik.

BEDOUIIN : Que Dieu te tienne à distance respectable de tous, qu'il te fasse pauvre en paroles et en honneurs ! (*La troupe de Hishâm encercle les deux hommes*)

SOLDATS : Salut, Commandeur des croyants !

HISHÂM : Emparez-vous de ce garçon !

(Ils l'empoignent, l'apportent sans ménagement au pied du calife)

SOLDAT : Chien d'Arabe, qu'est-ce qui t'empêche de saluer le Commandeur des croyants.

BÉDOUIIN : Espèce d'âne, ce qui m'en empêche, ce sont vos manières.

HISHÂM : Jeune impertinent, ton existence touche à son terme.

BEDOUIIN : Hishâm, si mon temps de vie doit être raccourci, alors tout ce que tu peux dire ne me fait ni chaud ni froid.

CHAMBELLAN : Immonde Arabe, le plus immonde de tous ! Qui te crois-tu pour répliquer ainsi au Commandeur des croyants ?

BEDOUIIN : Puisse-tu perdre l'esprit, ton bonheur et tes fils ! N'as-tu pas entendu ce qu'a dit le Très Haut : "En ce jour, toute âme viendra plaider pour elle-même". XVIème sourate du Coran.

HISHÂM : Bourreau, je veux la tête de cet homme !

(Le bourreau fait agenouiller le bédouin et tire son sabre, le brandit au-dessus de sa tête)

BOURREAU : Commandeur des croyants, dois-je frapper ton insolent sujet, et serai-je innocent du sang que je vais verser ?

HISHÂM : Oui. (*Le Bédouin se met à rire à gorge déployée*) Pauvre fou ! Ne vois-tu pas que tu vas quitter ce monde ? Comment peux-tu rire quand ton âme va s'envoler ?

BEDOUIIN : Commandeur des croyants, si ma vie ne peut être prolongée, alors, un peu plus, un peu moins... Mais il me vient en tête des vers que je te prie d'écouter. Tu n'en seras pas pour autant privé de me tuer.

HISHÂM : Fais vite.

(Il fait signe que l'on relâche le prisonnier sans le quitter cependant des yeux)

BEDOUIIN : Un jour, m'a-t-on appris,

L'aigle enserra, au désert,

Un moineau que le sort avait jeté vers lui.

Alors, pris dans les serres, le moineau lui dit

Tandis que l'aigle tout à son affaire

L'emportait dans les airs :

“Je ne suis pas de taille à rassasier

Quelqu'un d'aussi redoutable,

Si tu me manges, tu verras que je n'étais

Qu'une proie bien misérable.”

Alors cet aigle plein d'orgueil, tout étonné,

Se prit à sourire et laissa le moineau s'esquiver.

HISHÂM (*rit à son tour*) :

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

TABLEAU 1
UN MORT EN BALADE

Shahrâzâd- le tailleur Byzantin- sa femme- le bossu- le médecin juif, l'intendant musulman- le chrétien- quatre gardes- le gouverneur- le bourreau- la foule.

SHahrâZâD : Ce conte met en scène un tailleur Byzantin

(Il entre, se place en fond de scène), sa femme (idem), un bossu, (même jeu à chaque personnage), un médecin juif, un intendant musulman et un chrétien.

Le tailleur et sa femme revenaient du marché où ils avaient acheté un poisson frit pour le dîner.

(La suite est mimée sur une musique. Le bossu, assis sur le pas de la porte du tailleur, tend la main aux passants. La femme, au lieu de lui donner de l'argent, arrache un morceau de poisson et le lui fourre dans la bouche. Le mendiant avale, s'étrangle avec une arête et meurt. Le tailleur et sa femme sont bien embarrassés)

TAILLEUR : Que faire, mon Dieu ?

FEMME : Prenons-le sous les bras, comme si c'était notre ami un peu éméché et conduisons-le chez le médecin juif voisin.

(Ils frappent à la porte. Une servante leur ouvre. Ils expliquent par gestes que leur ami est malade. La servante s'éclipse faisant comprendre qu'elle va prévenir le médecin. Le tailleur et sa femme se sauvent. Le médecin arrive, veut examiner le malade qui s'écroule. Il croit l'avoir tué, implore le ciel. La servante lui signifie qu'il faut s'en débarrasser, mais comment? Ils vont le jeter par-dessus le mur du voisin, un intendant aux cuisines musulman et ils rentrent chez eux.

L'intendant découvrant l'homme assis au pied du mur, croit que c'est celui qui lui vole ses marchandises, lui qui pensait être victime des chats et des chiens du quartier. C'était donc lui le voleur ! Il s'empare d'un marteau et assomme le bossu. Puis la peur l'envahit. Il prend le ciel à témoin. Saisi d'une idée subite, il charge l'homme sur son épaule et le dépose devant la porte de son voisin chrétien.

Celui-ci rentre bientôt, chancelant. Il s'apprête à uriner le long du mur quand il découvre le bossu. Il en perd l'équilibre, s'affale sur celui-ci, appelant la garde. Quatre soldats surviennent, découvrent le meurtre et emportent les deux hommes chez le gouverneur. Celui-ci ordonne —mime— que le chrétien ait la tête tranchée. Le bourreau se précipite, se prépare pour décapiter le meurtrier devant la foule réunie. C'est alors que s'avance l'intendant)

INTENDANT : Halte ! Ne tuez pas un innocent. Le meurtrier, c'est moi.

GOUVERNEUR : Pourquoi as-tu tué cet homme ?

INTENDANT : Je l'ai frappé avec un marteau parce qu'il m'a volé mon bien. S'il y a quelqu'un à punir, c'est moi et personne d'autre.

GOUVERNEUR : Relâchez le chrétien et décollez le musulman.

MEDECIN : Halte ! Le meurtrier, c'est moi et moi seul ! Cette nuit, un homme et une femme ont amené chez moi ce bossu malade. Je l'ai malencontreusement heurté en voulant l'examiner, je l'aurai tué par inadvertance.

GOUVERNEUR : Relâchez le musulman, décapitez le juif.

TAILLEUR : Halte ! C'est moi le meurtrier. Avec ma femme, nous avons trouvé ce mendiant devant notre porte. Ma femme a voulu lui donner à manger du poisson frit que nous venions d'acheter. Une arête s'est piquée dans son gosier, il en est mort. Alors, nous l'avons conduit chez le médecin. Voilà toute l'histoire.

GOUVERNEUR : Relâchez le juif et raccourcissez le tailleur Byzantin.

(À ce moment, le bossu qu'on avait un peu oublié tombe en avant, ce qui a pour effet de déloger l'arête de son gosier. Il tousse, crache, se redresse, aussi ahuri que l'assistance)

TOUS : Il n'est pas mort !

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

TABLEAU 12
LA BELLE ESCLAVE

**Le maître des enchères- les esclaves- la foule- Anís la belle esclave- Nûr ad-Dîn ‘Ali- Shahrâzâd-
six courtisans- l’intendant- les marchands- le vizir- le garde.**

MAÎTRE DES ENCHÈRES : Approchez ! Approchez ! Admirez mes belles esclaves, venues des quatre coins de l’empire de notre sultan bien aimé Haroun al-Râchid.

(S’avance Nûr ad-Dîn ‘Ali. Les esclaves se trémoussent et dansent)

Admire cette beauté enchanteresse, seigneur Nûr ad-Dîn ‘Ali, c’est une affaire unique : taille mince, yeux ambrés de fard, ovale parfait de la joue, hanche fine et croupe généreuse, un corps plus harmonieux qu’un rameau ployé.

NUR : Combien la vends-tu ?

M.ENCHÈRES : 10.000 dinars. C’est peu au vu des mets raffinés qu’elle mange, des nectars divins qu’elle boit. Elle sait la (*prononcer al*) calligraphie, la grammaire, le (*el*) vocabulaire, le droit, la religion, la médecine, l’astronomie et elle joue merveilleusement de la musique.

NUR : Je voudrais entendre cela.

(L’esclave chante en s’accompagnant)

M.E. : Je la destinais à notre sultan, mais si elle te plaît, je te la cède car tu m’es fort sympathique.

NUR : Affaire conclue, voici tes 10.000 dinars.

CONTEUR : Et l’aube chassant la nuit, Shahrâzâd dut interrompre son récit. Lorsque ce fut la huit cent neuvième nuit, elle dit :

SHAHRÂZÂD : Nûr ad-Dîn ‘Ali était tombé amoureux de la belle esclave. Il l’emmena chez lui et ce qui devait arriver arriva (*pudivement des voiles sont tendus pour cacher la scène*). Hélas, son père qui était très âgé s’en vint à mourir. Nûr ad-Dîn ‘Ali en fut très affecté, mais l’héritage considérable qu’il reçut, cautérisa les plaies de son cœur. Alors, il se mit à donner plus que de raison à tous ceux qui venaient le solliciter. Tous le flattaient :

COURTISAN 1 : Seigneur, il n’est pas mort vraiment celui qui se survit en un homme tel que toi.

(Nur lui lance une bourse bien pleine)

COURTISAN 2 : Tu es grand et généreux, Nûr ad-Dîn ‘Ali. (*Même jeu*)

COURTISAN 3 : Ta bonté n’a d’égal que ta beauté. Ton cœur n’a d’égal que ton âme.

SHAHRÂZÂD : Générosité que lui reprocha habilement son intendant :

INTENDANT : Monseigneur, les richesses ne sont pas comme le fleuve nourricier du sultan, mais susurre plutôt telle une mince source cristalline.

NUR (*tout en distribuant encore et encore*) : Je veille sur mes deniers.

Si, tenant en main la fortune,
Je me montre peu généreux,
Alors, mort à ma main,
Inertie de ma jambe
Paralysie de ma langue !
Montrez-moi un avare qui a gagné la gloire
Grâce à son avarice,
Montrez-moi un prodigue
Mort de sa générosité !

(Refrain : Nûr ad dîn 'Ali sur la musique)

Sache bien ceci, intendant : libre à toi de trouver le déjeuner exagéré, tu ne m'en feras pas davantage de souci pour le dîner.

(L'intendant dépité retourne à ses affaires tandis que Nûr ad-Dîn 'Ali continue à dilapider)

NUR (*au courtisan 4*) : Prends, c'est à toi.

COURTISAN 5 : Seigneur, cette maison-là est superbe.

NUR : Prends donc ! Elle est à toi.

COURTISAN 6 : Seigneur, cette jument est fringante.

NUR : Prends-la ! Elle est à toi.

(Revient l'intendant soucieux, deux rouleaux à la main)

NUR : Hé ! Bien, que se passe-t-il encore ?

INTENDANT : Seigneur, ce que je craignais pour toi est arrivé.

NUR : Que veux-tu dire ?

INTENDANT (*déroulant le premier rouleau*) : Voici la liste des dépenses ; (*Il déroule le second qui est vierge*) et celle des acquis. Il ne reste plus un seul dirham en caisse.

(Pendant ce temps, les invités, sentant le vent tourner, se sont éclipsés. Nûr ad-Dîn 'Ali s'en rend compte, s'en étonne. Ses épaules retombent. Il se tourne vers son esclave favorite)

NUR : Anîs al-Jalîs, que penses-tu de tout ceci ?

ANIS : Seigneur, voilà des nuits que je me proposais de te parler de la situation, mais je ne suis que ton esclave et ne puis, à ce titre, te donner de conseils.

NUR : Je n'ai donné ma fortune qu'à des amis. Ils ne vont pas, à présent, me refuser la charité ?

ANIS : Je parierai le contraire.

NUR : Je vais dès maintenant frapper à leur porte et voir si j'obtiens retour à ma générosité. Alors, je m'engagerai dans le négoce. Finis les plaisirs et les amusements !

(Mime : il va d'une porte à l'autre sur une musique triste. A chaque fois, on lui fait comprendre qu'il ne doit pas insister. La dernière reste close)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

**TABLEAU 13
MA'RÛF LE SAVETIER**

**Shahrârâd- Fatima- Ma'rûf- le marchand- les soldats- le cadî- le génie du mur- la foule- Ali-
foule 2- 4 marchands- les mendiants- Le calife- le vizir- Aziza- les servantes- paysan- génie-
autres marchands- les acrobates- Farj-**

SHAHRÂZÂD : On raconte encore, O sire, roi bienheureux, que vivait dans la ville du Caire la bien gardée, un brave savetier dont le métier était de rapetasser de vieilles chaussures. Il se nommait Ma'rûf. Il était affligé d'une épouse terrible appelée Fâtima, mais que l'on surnommait la mégère inapprivoisée. A tout propos, elle lui cherchait querelle.

FÂTIMA : Ma'rûf ! Ma'rûf !

MA'RÛF : Ouiiii ? ...

FATIMA : Va donc m'acheter du pain de froment et du fromage.

MA'RUF : J'irai, ma princesse, dès que j'aurai gagné quelques dirhams.

FATIMA : Non, vas-y tout de suite !

MA'RUF : J'y vais, ma tendresse. *(Il s'éloigne, jette un coup d'œil en arrière :)* Tigresse.
(Il file chez le marchand)

MARCHAND : Du pain et du fromage, comme d'habitude, Ma'rûf.

MA'RUF : Seulement, je n'ai pas encore eu le temps de gagner le moindre sou.

MARCHAND : Bah ! Tu me paieras plus tard.

MA'RUF : Merci. Que Dieu récompense ton amabilité. *(Il rentre chez lui)*

FATIMA : Va me chercher de la Kanâfa.

MA'RUF : J'irai, reine de sagesse, dès que...

FATIMA : Tout de suite ! Et au miel !

MA'RUF : Très bien, délicatesse... *(Il s'éloigne, tête basse)* Diabliesse. *(Au marchand :)* Cette fois, c'est de la kanâfa, et au miel qu'elle demande.

MARCHAND : J'ai de la kanâfa, mais elle est au beurre fondu. Tu me rembourseras dans deux ou trois jours quand Dieu y pourvoira.

MA'RUF : Tu es bien brave et généreux.

(Il rentre chez lui.)

FATIMA : Mais, elle est au beurre rance, cette kanâfa! *(Hurlant :)* J'avais dit au miel ! *(Elle lui jette à la figure.)* Va m'en chercher une autre.

MA'RUF *(goûtant les dégoulinures)* : Ogresse.

FATIMA *(de loin)* : Que marmottes-tu ?

MA'RUF : Rien, ma déesse.

(Il s'esquive. Elle disparaît en coulisse après un haussement d'épaules. Enfin seul :)

Ânesse ! *(Trouvant que cela défoule et dansant sur place, en frappant dans ses mains :)*

Ânesse... drôlesse... Bougresse... Ogresse... Diabliesse... Tigresse... Traîtresse... ! *(bis)* ...

SOLDATS : Tu es bien Ma'rûf, le savetier ?

MA'RUF : On le dit.

SOLDATS : Suis-nous chez le cadi. Ta femme a porté plainte contre toi.

MA'RUF : Et pourquoi cela ?

(Pour toute réponse, ils l'emmènent auprès du chef de la police)

CADI : Homme, ne crains-tu pas Dieu pour avoir battu ta femme ?

MA'RUF : Hein ? C'est plutôt elle qui me tyrannise. Interrogez tous les voisins, ils vous diront la vérité.

CADI : C'est bon pour cette fois, mais qu'on ne te revoie plus en ville. Pour mes honoraires, je confisque tous tes outils.

MA'RUF : Mais, comment pourrais-je travailler pour rembourser mes dettes ?

CADI : Hors de ma vue !

(Les deux soldats éjectent le pauvre Ma'ruf)

MA'RÛF : Que vais-je devenir ? Mon Dieu, je te supplie de me transporter en une terre lointaine où ma femme ne saura me retrouver.

(L'un des murs se fend. En sort un être de haute taille, assez hideux)

GÉNIE DU MUR : Qu'as-tu à m'importuner de la sorte ?

Homme ! Qui t'a donc mis à la porte ?

Il y a deux cent ans, c'est sûr,

Que je suis le génie de ce mur,
Où personne, mille damnations !
Ne m'a dérangé par ses lamentations.
Ainsi, tu voudrais que je te conduise
Loin de l'épouse qui te tyrannise.

MA'RUF : Oh ! Oui.

GÉNIE : Alors, saute sur mon dos ! Embarqu'ment immédiat

Arrimez vos turbans, quittons le califat !

(Ils s'envolent, la nuit tombe)

CONTEUR : Et l'aube chassant la nuit, Shahrâzâd dut interrompre son récit. Lorsque ce fut la 997ème nuit, elle dit :

SHAH RÂZÂD : On raconte encore, sire, O roi bienheureux que le génie du mur avait transporté Ma'rûf sur son dos toute la nuit et le déposa au matin à l'entrée d'une ville inconnue.

(Mime : Ma'rûf fait signe au revoir au génie qui reprend son envol. Puis il descend vers les souks où les gens le regardent avec curiosité. Ils s'assemblent autour de lui, s'étonnent de le voir habillé ainsi. La foule lui demande :)

FOULE : D'où viens-tu, étranger ?

MA'RUF : De la ville du Caire.

FOULE : Depuis quand l'as-tu quittée ?

MA'RUF : Hier dans l'après-midi.

(Oh ! de surprise de la foule)

FOULE : Es-tu fous pour tenir de pareils propos ? Il y a entre notre ville et le Caire la distance d'une année de marche.

MA'RUF : C'est vous qui êtes fous ! Je ne dis que la stricte vérité. A preuve, il me reste de la kanâfa, une spécialité égyptienne.

(Tous goûtent les restes de kanâfa sur son vêtement, chacun répétant le nom du gâteau en hochant la tête)

ALI *(survenant)* : Mon frère, quel est ton nom ?

(La foule répétera en sourdine)

MA'RUF : Ma'rûf, savetier de mon métier.

ALI : D'où es-tu? *(Idem)*

MA'RUF : Du Caire.

ALI : De quel quartier ?

MA'RUF : J'habite la Ruelle Rouge.

ALI : Qui connais-tu dans cette rue ?

MA'RUF : Yazid, le marchand et le Cheikh Ahmad, le vendeur de parfums, c'est mon cousin.

ALI : Comment se porte-t-il ?

MA'RUF : Bien, très bien.

ALI : Combien a-t-il d'enfants ?

MA'RUF : Trois : Mustapha, Muhammad et Alî.

ALI : Que font-ils ?

MA'RUF : Mustapha est savant, il enseigne. Muhammad est parfumeur comme son père. Quant à Ali, mon ami d'enfance, on ne sait, hélas, ce qu'il est devenu.

ALI : Cet Alî-là, le fils du Cheikh Ahmad, ton ami d'enfance, c'est moi !

FOULE : C'est lui ! ...

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Tout le monde danse)

SHAHRÂZÂD : Ils se racontèrent mutuellement leur odyssée, comment l'un subissait la loi de sa mégère, comment l'autre s'était enfui après quelques grosses bêtises de jeunesse et comment il avait amassé une petite fortune dans le commerce.

(La farandole sort)

MA'RUF : Et moi, que dois-je faire ?

ALI : Je vais te le dire, si Dieu le veut bien. Je te donne mille dinars et de beaux vêtements. Demain matin, tu te rends au bazar où je serai déjà parmi les marchands. Je viendrai te saluer et te témoigner les plus grandes marques de respect. Nous parlerons tissu. A chaque fois que je t'en citerai une variété, je te demanderai si tu en disposes. Tu me répondras bien fort : "oui, et en quantité". Les autres commerçants ne manqueront pas de tendre l'oreille. Avec l'argent, tu feras l'aumône aux pauvres. Ainsi tout le monde sera convaincu que tu es un riche négociant étranger.

SHAHRÂZÂD : Et l'aube chassant la nuit, je dus interrompre mon récit. Lorsque ce fut la 998^{ème} nuit, je poursuivis ainsi mon récit :

(Mime et musique : Ma'rûf arrive au souk où la vie suit son cours. Il se pavane assez maladroitement. Ali vient vers lui, le salue, ils parlent. Les marchands vaquent à leurs affaires)

ALI (*à la cantonade*) : Mes amis, maître Ma'rûf nous fait l'honneur d'être parmi nous, saluez-le! (*Ce qu'ils font*) On ne trouve personne dont la fortune ne puisse égaler la sienne. Il a des associés dans le monde entier, en Inde, dans le Sind, au Yémen. Maître, peut-être as-tu dans tes bagages des cotonnades de blanc laitance ?

MA'RUF (*en jetant des pièces aux mendiants*) : Oui, et en abondance.

ALI : Des soieries aux mille nuances ?

MA'RUF : Oui, et en abondance.

MARCHAND 1 : Du drap dit djûkh, de préférence ?

MA'RUF : Oui, et en abondance.

MARCHAND 2 : Des voiles transparents, excellence ?

MA'RUF : Oui, et en abondance.

MARCHAND 3 : Du lainage de Byzance ?

MA'RUF : Oui, et en abondance.

ALI : Que vous disais-je! Commandez, maître Ma'rûf livre avec diligence.

MARCHAND 4 : Mille coupons de toiles couleur garance!

TOUS : Oui, et en abondance.

MARCHAND 1 : Des charges de tissu blanc laitance !

TOUS : Oui, et en abondance.

MARCHAND 2 : Des tulles couleur faïence !

TOUS : Oui, et en abondance.

MARCHAND 3 : Des étoffes et de la ganse !

TOUS : Oui, et en abondance.

MARCHAND 4 : Des mousselines avec brillances !

TOUS : Oui, et en abondance.

SHHRÂZÂD : Ma'rûf dilapida les mille dinars. Il en emprunta autant à chaque marchand, trop heureux de lui rendre service, leur disant : "rubis sur l'ongle, Ma'rûf au double vous le rendra, quand son chargement de tissus arrivera." Ali s'en inquiéta.

ALI : O Ma'rûf, à quoi joues-tu ? Comment feras-tu pour les rembourser, alors que tu ne vends ni n'achète rien ?

MA'RUF : En voilà une affaire. Rubis sur l'ongle, Ma'rûf au double vous le rendra, quand son chargement de tissus arrivera.

ALI : Tu as un chargement en instance ?

MA'RUF : Oui, et en abondance.

ALI : Que Dieu ait pitié de ton imprudence. Veux-tu me leurrer, moi, Ali, qui t'ai indiqué la combine.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

29 pages/41

DISTRIBUTION

- 1-Le conteur- la fée- le vizir- Shahrâzâd- Duniyâzâd- Shah Zâman
- 2-Shahrâzâd- Shahramân- Qamâr- le vizir- la cour- le conteur- al-Ghayûr- Budûr- Danash- Maymûna- Qashqash- Sawâb- la gouvernante- les servantes- la reine-
- 3-Shahrâzâd- L'âne, le bœuf, le laboureur
- 4-Shahrâzâd- Le pêcheur - le démon- les danseuses
- 5-Shahrâzâd- Khâlid- la foule- le voleur- la jeune fille
- 6- Shahrâzâd- Paon- paonne- oie- lionceau- âne- cheval- chameau- vieillard
- 7- Shahrâzâd- calife- Ja'far- le juge- la Kurde- la Persane
- 8- Shahrâzâd- Umar an-Nu'Mân- Sharr Kân- 2 émissaires- des serviteurs- Les jeunes filles- Abrîza- la femme- Les soldats et leur chef
- 9- Shahrâzâd- Hasan- le Persan- les filles-oiseaux- le jeune homme
- 10- Shahrâzâd- Hishâm- bédouin- soldats- chambellan- bourreau
- 11- Shahrâzâd- le tailleur Byzantin- sa femme- le bossu- le médecin juif, l'intendant musulman- le chrétien- deux gardes- le gouverneur- le bourreau- la foule.
- 12- Le maître des enchères- les esclaves- la foule- Anîs la belle esclave- Nûr ad-Dîn 'Ali- Shahrâzâd- six courtisans- l'intendant- les marchands- le vizir- le garde
- 13- Shahrâzâd- Fatima- Ma'rûf- le marchand- les soldats- le cadî- le génie du mur- la foule- Ali- foule
2- 4 marchands- les mendiants- Le calife- le vizir- Aziza- Farj- paysan- génie- autres marchands- les servantes- les acrobates-

DISTRIBUTION DES RÔLES par ordre d'importance